

Lurelu



Démarches d'artistes : une réflexion

Francine Sarrasin

Volume 37, Number 1, Spring–Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

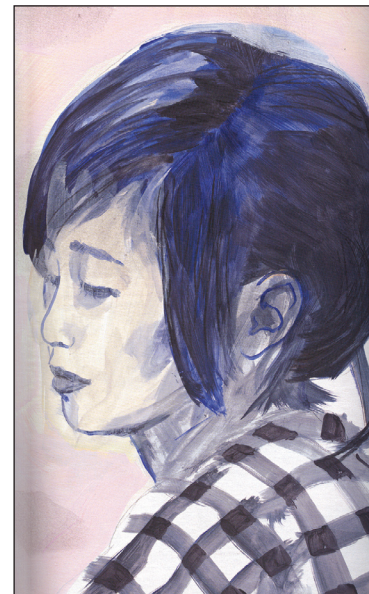
Cite this article

Sarrasin, F. (2014). Démarches d'artistes : une réflexion. *Lurelu*, 37(1), 91–92.



Démarches d'artistes : une réflexion

Francine Sarrasin



91

Deux albums à regarder, à lire, à regarder encore... L'un arrête le temps dans une sorte de méditation contemplative, l'autre se propulse dans l'action d'une histoire. Celui du poème se laisse apprivoiser dans un contact lent, l'autre nous incite à entrer dans les images et les mots de la bande dessinée. Même si ces albums ont été maintes fois honorés, j'ajoute un peu de réflexion au regard qu'ils sollicitent.

Mingan, mon village de Rogé

D'emblée, on est interpellé par le format géant de l'album paru à La Bagnole. Par ces portraits d'enfants innus, aussi. L'importance donnée à tous ces visages plus grands que nature leur donne valeur d'icône. L'expression est directe, aucune échappatoire. Le modèle se tient juste là, tout près. Et il donne voix à son poème. Vu de face et portant son regard sur nous, Bradley dit : «Quand j'entends les bruits de la nature, c'est comme une chanson pour moi, c'est ta voix que j'entends.» Le lecteur est en droit de se sentir concerné par ce contact simple, direct, un contact de trois lignes. À cause de la très grande proximité, le face-à-face peut aussi devenir inconfortable, cependant qu'on peut écouter et dialoguer avec l'enfant car les mots sont doux. La nature chante, le visage parle dans une sorte d'immédiateté. Il appelle des yeux et de la bouche. Un court instant.

Entre le visage peint et les mots du poème qui lui sont attribués, le rapport n'est pas toujours facile à établir. On peut même se demander si l'exercice présenté dans cet album est vraiment un exercice d'illustration. Le lecteur se trouve en présence d'une sorte de décalage entre l'image et les mots.

Ceux-ci ne sont ni appuyés par l'image, ni confirmés par elle. Littéralement, ils n'ont rien à voir avec le portrait sinon qu'ils seraient dits par le modèle peint. La réalité est ailleurs. L'ensemble s'apparente plutôt à ce qu'il est convenu d'appeler un «livre d'artiste», c'est-à-dire une œuvre d'art ayant la forme d'un livre et témoignant d'une démarche originale. Ce genre d'œuvre reprend à son compte l'esprit et la symbolique d'un livre où sont réunis traits, couleurs, formes et mots.

Ici, la souriante Emmy joue avec les éléments et, détournant son regard, elle semble penser plutôt que dire : «Il neige sur les planètes / Quand nous marchons sur le ciel / Les étoiles tracent comme une rivière.» Nourri à même la nature, son poème ne craint pas l'effet surréaliste. Il s'approprie

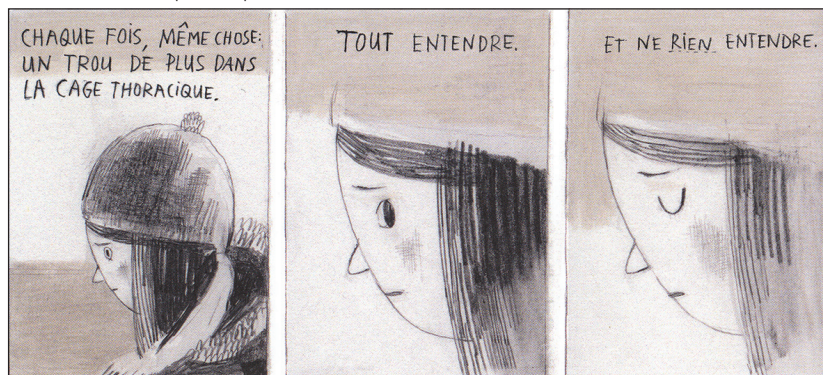
volontiers la grandeur du monde et témoigne d'une observation toute personnelle de la Voie lactée.

Plus sérieux, le poème de Sabrina est prononcé comme s'il sortait de la bouche du personnage, placé sur la page de droite. Ce visage est justement orienté vers le bas de la page de gauche où sont écrits les mots. Le lien entre le modèle et ce qu'elle dit se vérifie d'autant plus que le modèle nous apparaît presque triste : «Je pleure quand il n'est pas à côté de moi.» Le poème de Sabrina fait intervenir les ancêtres comme autant de protecteurs, bien présents, dans sa vie. Son poème parle aussi de la lumière du vent, de la rivière bleue, la peine du cœur... Un curieux mélange de sentiments profondément humains, de nostalgie, d'abandon... «Quand j'écoute, j'ai un souvenir de mon grand-père / Il me dit qu'il va bien / Cela me soulage / Je sais qu'il me protège / Qu'il me regarde / Je pleure quand il n'est pas à côté de moi.» La présence de l'absence et, dans cette mythologie, la force du souvenir, le culte des ancêtres. À n'en pas douter, cette page, comme toutes celles de l'album, est à méditer.

Jane, le renard et moi de Fanny Britt

Comment parler avec justesse de cet autre album illustré par Isabelle Arsenault? Comment définir la hâte à avancer dans l'histoire de *Jane, le renard et moi*, à s'inquiéter du sort de cette héroïne de papier? Transmis à travers les séquences d'une bande dessinée, le texte est formulé de l'intérieur, dans la tête de la fillette. Il est murmuré en «je» et comme en secret du début à la presque fin, là où surgissent les vrais dialogues entre les deux nouvelles amies.





Paroles dites

De façon ponctuelle, la conversation que notre héroïne entretient avec elle-même est contrariée par l'attaque violente des camarades de sa classe. Celle-ci nous est livrée dans l'écriture manuscrite de mots en caractères gras qui fait contraste avec l'uniformité du reste, qu'elle écrase un peu. Comme le sens même de ces paroles agressives qui passent pour être, elles aussi, images : **«Hélène pèse deux-cent-seize! ... et sent le swing!»** Un peu plus loin, **«Hélène pèse trois-cent-seize. Ne parlez pas à Hélène, elle n'a plus d'amies»**. Deux calligraphies : l'une se parle en silence, l'autre crie. Alimentée par le regard cruel des autres, la jeune héroïne vit son histoire crue et vraie, qu'elle amplifie dramatiquement. Elle est toujours repliée sur elle-même; son corps semble ne jamais pouvoir se redresser. Comme pour faire écran, ses cheveux retombent de chaque côté de son visage penché, et son regard apeuré n'a rien de bien direct.

En pareil contexte, toutes les exagérations sont criantes de vérité : l'image exploite avec éloquence cette forte impression de rejet, de peur, de solitude. Ainsi, le moment d'inscrire son nom avec les autres sur la carte géante collective devient un véritable supplice. La contrepartie de ce geste sera, bien sûr, l'isolement. La moiteur de ses mains, tellement mouillées, fait entrer la fillette, seule et pratiquement nue, dans un lac sans fin qui occupe les trois quarts de la page. Elle, enfermée dans cette eau, n'a même plus de corps.

Sous-entendus d'images

Par l'irrégularité des formes et du format des cases, allant des gros plans saccadés aux plans larges pleine page, la lecture s'adapte au rythme du récit. Elle suit avec intérêt les méandres d'une si grande variété. *«Tout entendre. Et ne rien entendre.»* Yeux ouverts. Yeux baissés. Profils de toute façon repliés vers la gauche, fermés... Et la décision de refuser de souffrir. Pour cela, entrer dans l'univers magique de l'histoire d'une autre personne, *«Replonger dans Jane Eyre»*. Et, en ce qui nous concerne, prendre cette magnifique respiration de paysage subitement

coloré. Le lecteur a aussi besoin de ce genre de pauses.

Pour permettre d'autres rebondissements, l'accélération des séquences précède ailleurs une image en pleine page devant laquelle on s'arrête pour la contempler. Ainsi, après les quatre pages de travaux manuels effectués par la mère dans dix-sept cases bien articulées, la fillette apparaît seule, sur la réserve de blanc de la page, dans un décor d'arbres et de plantes géantes. Si le paysage a du romantisme, il a aussi de la théâtralité. Il suffit d'observer l'effet de rideau que propose l'ouverture centrale. Mais, plutôt que d'apparaître de face, joyeuse dans sa nouvelle robe à crinoline, notre jeune vedette, de profil, se renfroigne. Une telle robe «se fane un peu, tout de même». A-t-on remarqué la ressemblance de cette image avec celle du paysage coloré (reproduit sur la couverture du présent *Lurelu*)? La superposition graphique des arbres, le jeu de transparence des branches et l'ouverture centrale sont une intéressante citation qu'on peut lire comme une sorte de prémonition. Tout gris, beige et noir, ce décor annoncerait bien la couleur.

Une histoire gigogne

Toutes les allusions à l'œuvre de Charlotte Brontë confirment qu'il faut lire la présente aventure dans son rapport au roman *Jane Eyre*, faire entrer notre jeune héroïne dans une histoire plus grande, d'un siècle passé et d'un pays lointain. Ennobler en quelque sorte son cheminement par cette étrange solidarité. Réparties çà et là dans l'album, ces références, parfois très narratives, viennent briser le rythme de lecture en le ponctuant de couleurs chaudes : orangé, brun rougeâtre, beige, rose, blanc.

Et il y aura l'intermède du renard qui, si bref soit-il, crée une formidable diversion. On lira l'appel très doux et le mou-

vement de l'un vers l'autre, du renard vers la fille, par les profils qui se rapprochent dans l'évolution des cases du bas de la page 79. Il est tentant d'imaginer alors qu'elle a enfin trouvé un ami... La couleur chaude de ce petit renard, candide et curieux, pas malin du tout, en illuminant la double page, fait oublier l'état d'âme de la fillette. Notons au passage que ce petit renard s'était subtilement annoncé dans une page précédente, figé en bibelot, au sommet de la bibliothèque du manoir (vignette de notre page sommaire). Autre clin d'œil au roman de Brontë.

De là à retrouver la couleur, d'abord timidement, puis avec ardeur, il n'y a qu'un pas. Le récit a quelque chose d'initiatique et plusieurs messages vaguement moralisateurs y sont décriptables : s'accepter et passer outre à l'intimidation. Ce n'est pas en signalant cet état de fait qu'Hélène s'en sort, c'est plutôt par ce rapport privilégié à la littérature, ce jeu de rôle auquel elle se prête et l'accueil qu'enfin elle permet à une nouvelle amitié. Il est donc normal que le paysage des dernières pages se teinte progressivement pour finir dans une véritable explosion de verdure.

lu

